



De FMA au MLF

Un témoignage sur les débuts du mouvement de libération des femmes

From the FMA to MLF: A Testimony about the Beginnings of the Movement for the Liberation of Women

Jacqueline Feldman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9326>

DOI : 10.4000/clio.9326

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 193-203

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Jacqueline Feldman, « De FMA au MLF », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 11 juin 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9326> ; DOI : 10.4000/clio.9326

Témoignage

De FMA au MLF Un témoignage sur les débuts du mouvement de libération des femmes

Jacqueline FELDMAN¹

Le MLF est né en 1970 de la rencontre de plusieurs groupes indépendants. Ce qui a fait le *mouvement de libération des femmes*, c'est la *diffusion soudaine*, imprévue, imprévisible, d'une sensibilité sociale impliquant une prise de conscience des anomalies que présente la place faite aux femmes par nos sociétés supposées modernes. Aucune personne déterminée ne peut donc être à son origine. Il s'agit d'un phénomène de société bien situé dans le temps.

En 1984, j'avais estimé que les événements importants, spectaculaires, qui venaient de se produire – mai 68 et mouvement de libération des femmes – étaient terminés. Comme j'ai mauvaise mémoire, craignant que ceux que j'avais personnellement vécus ne m'échappent très vite, j'ai passé l'été à les fixer, en les replaçant dans l'histoire de mon féminisme. C'était un premier jet, vite tapé à la machine, à la poursuite de mes souvenirs. J'avais l'intention de retravailler ce tapuscrit pour lui donner une forme publiable. Ce que je n'ai pas fait jusqu'ici.

Aujourd'hui, alors que les débuts du Mouvement de libération des femmes sont le sujet de controverses, une certaine personne voulant s'en attribuer l'origine exclusive, il est temps que je publie les passages de ce tapuscrit qui les concernent.

Mon activisme féministe a commencé avec la création du groupe FMA. Ce n'était qu'un groupuscule parmi d'autres, dans cette période

¹ Directrice de recherches honoraire au CNRS, jacqueline.feldman@wanadoo.fr.

pré-mai 68 qui en a vu éclore de nombreux. Il va se dissoudre ensuite dans le mouvement de libération des femmes, quand celui-ci éclatera, en 1970. Mais il servira longtemps de boîte postale, le MLF, très anarchisant, n'en ayant pas.

Naissance de FMA

L'automne 1967, après plusieurs années passées à l'étranger pour mon travail, je rentre à Paris. J'ai toujours eu besoin d'essayer de changer la société, pour le mieux, sans jamais m'être inscrite dans un parti, j'aime mon indépendance d'action et de pensée. La situation politique de la France a beaucoup changé. Ce même de Gaulle contre le retour duquel nous avons lutté, avec mes amis étudiants de gauche, a fait la paix en Algérie et, dans la foulée, en a terminé, en gros, avec le colonialisme français. La France se retrouve face à elle-même. Je cherche une cause où m'engager. Je réagis alors – sans en être consciente, bien sûr – de façon pré-mai 68 (dans sa partie libertaire) et pré-MLF, qui vont nous apprendre à nous défier de certains militantismes et nous suggérer de "partir de soi". Au lieu de combattre pour les autres, je choisis le problème des femmes, cela me concerne depuis l'enfance, j'ai, très tôt, pris conscience du problème. Par ailleurs, autre raison importante pour ce choix, personne ne s'en occupe², le féminisme est au creux de la vague.

Parmi mon groupe d'amis retrouvés, Betty Felenbok est la seule qui a évolué de la même façon. Elle vient de participer à un numéro de la revue *Porismes*, revue de jeunes scientifiques qui veulent sortir de leur tour d'ivoire. Là est posée, pour la première fois, la question des femmes dans la science, qui reste prestigieuse. Alors même qu'on prétend que l'égalité entre les deux sexes est désormais atteinte, elles s'y retrouvent très minoritaires. Pourquoi ?

Nous sommes prêtes à essayer quelque chose de neuf ensemble. Nous regardons évidemment à gauche. Les femmes du Parti communiste sont contre la pilule, pour elles, les considérations sur la sexualité sont des considérations bourgeoises. Nous nous tournons donc vers le Mouvement démocratique féminin (MDF) qui fait partie

² Ceci explique que j'ai ensuite choisi d'autres causes d'engagement, une fois que le problème des femmes a été repris par beaucoup d'autres dans la cité.

de la Convention Républicaine, mitterrandiste, vaste regroupement de la gauche non communiste.

J'étais en contact avec Andrée Michel dont le livre, qu'elle avait écrit avec Geneviève Texier, *La Condition de la Française*, paru en 1964, avait rompu le silence sur le sort des femmes qui pesait en France depuis *Le deuxième sexe* de Beauvoir. Elle m'avait fait participer à une réunion du Mouvement démocratique féminin, où j'avais fait la connaissance d'Anne Zelensky³. Nous avons immédiatement sympathisé. Je lui parlai de notre projet. Elle me répondit : « Il y a un an, je vous aurais ri au nez, mais aujourd'hui, je suis d'accord ». Nous désirions toutes les deux une structure plus jeune, dynamique, qui ne craindrait pas la provocation, seul moyen de bousculer les mentalités. Après les luttes des femmes concernant le droit de vote et celles sur le travail féminin qui se poursuivait discrètement dans les organisations internationales telles que le BIT (Bureau international du travail), nous voulions travailler directement sur le problème des relations entre hommes et femmes. En particulier, nous voulions mettre au cœur du problème la *sexualité* : dans ces années soixante, les choses sont en train de se modifier considérablement, nous le sentons, le vivons, le voulons. La sexualité n'en reste pas moins encore très taboue. Pour ma part, j'en parle, bardée des résultats que j'ai trouvés dans les Rapports Kinsey : j'en tire la conclusion que, dans l'acte sexuel comme ailleurs, c'est l'homme qui domine, sans conteste, malgré les sérénades abondamment déversées sur la Femme qui est tellement aimée.

Lors d'une émission de radio de Colette Garrigues sur le thème du couple, à laquelle m'a fait participer Andrée Michel, je suis la seule, parmi les intervenants, à oser parler de sexualité. J'ai trouvé plus prudent de prendre un pseudonyme pour l'occasion, qui me resservira⁴.

Au MDF, nous rencontrons Colette Audry et Yvette Roudy. Celle-ci vient de traduire le livre de Betty Friedan, *La femme mystifiée*,

³ Cf. ses autobiographies : Anne Tristan, *Histoires du MLF*, Calmann-Lévy, 1977 ; Anne Zelensky Tristan, *Histoire de Vivre, Mémoires d'une féministe*, Calmann-Lévy, 2005. Nos souvenirs diffèrent sur quelques détails, ce qui est normal.

⁴ Aline Bertau.

que Colette Audry a publié dans sa collection *femmes* chez Gonthier. Le livre marque une étape du féminisme, aussi bien aux USA qu'en France : se dégageant du schéma marxiste classique qui domine, il ose parler du malaise des femmes « bourgeoises », enfermées dans leur confort de banlieue et leur rôle de femme au foyer dévouée.

Nous voulons notre autonomie. Nous avons appris les leçons du passé : les femmes, encouragées à participer à la Révolution, se retrouvent flouées ensuite. Pour les révolutionnaires marxistes, l'oppression de la femme est une « contradiction secondaire » qui sera résolue d'elle-même avec la construction du socialisme. Nous savons que cela est faux.

Il n'est pas question que nous perdions des forces à nous engager dans ce qui représente la Grande Politique qui se développe autour de nous. Le groupe que nous fondons, Betty, Anne et moi-même, et où nous amenons quelques ami.e.s chacune, sera le groupe « jeune » du MDF, ce qui est accepté. Le signe même de notre modernité, de notre jeunesse et de notre autonomie, sera son caractère mixte : si la femme évolue, l'homme aussi doit évoluer. Nous nous sentons les égales des hommes. Et quelques-uns viennent avec nous, tout en nous laissant bien volontiers la prépondérance. Nous nommons notre groupe « Féminin Masculin Avenir ».

Difficultés

Mais nous avons du mal à convaincre. Il nous manque la grande théorie marxiste qui nous ferait prendre au sérieux⁵. Pour ceux qui veulent changer la société, le schéma de la domination est le schéma marxiste de domination du prolétariat par la bourgeoisie capitaliste. Mais les classes moyennes se développent, qui échappent à ce schéma binaire. Où les placer ? Et où placer les femmes ? La théorie marxiste est inexistante sur ce point, même si elle reste la seule idéologie non féministe d'alors à reconnaître sans équivoque notre oppression.

Nous écrivons manifeste sur manifeste pour définir notre combat spécifique. Nous avons tous les arguments en place. Et pourtant, cela ne passe pas. Nous avons compris qu'une des armes de l'oppression

⁵ Christine Delphy l'introduira en 1970, lors des débuts du MLF.

particulièrement efficace dans notre cas s'adressait aux psychismes, modelés depuis la prime enfance. Contre elle, il fallait, non plus des arguments, mais des actions spectaculaires, des chocs, qui seuls pourraient bousculer les pesanteurs des idées installées. Mais nous manquons du dynamisme que nous apportera le MLF.

« Tu as raison, ma pauvre fille, mais tu es née mille ans trop tôt », me dit un ami. Et d'autres ami.e.s veulent me convaincre qu'il s'agit de « mon » problème, que tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés.

Christiane Rochefort sera celle qui saura le mieux dire, quand le MLF aura éclaté, ce terrible sentiment de solitude que nous avons connu.

Extraits du témoignage sur mai 68 écrit en 1984

Je recopie à présent, tels quels, des passages de ces mémoires⁶.

Automne 67

Le Club Démocratie et Liberté se forma au sein de la Convention Républicaine. C'était leurs jeunes et intellectuels, l'équivalent de FMA au sein du MDF. Il fallait établir des liens avec eux, être présentes, agiter devant eux la question des femmes.

Ils organisèrent une réunion, l'automne. On était en 1967.

Je devais parler au nom de FMA. Je me levai, un peu émue d'avoir à intervenir dans une assemblée bien remplie de la salle de la rue de Rennes. Je montai à la tribune. Je fis remarquer que, si dans la salle, l'assemblée était à peu près mixte, à la tribune, il n'y avait que des hommes. Une des filles qui avait aidé à la préparation du débat sourit, et prit place à la tribune.

Je revins dans la salle. Bon, me dit Yvette, tu n'as pas besoin de prendre des cours⁷ (ouf, pensai-je, toujours ça de moins à faire).

Tout de suite après moi, un jeune monta à la tribune :

— Je ne suis pas femme, dit-il, seulement étudiant.

⁶ Il s'agit d'un tapuscrit de 202 pages, *Histoire d'un féminisme*. Michelle Zancarini l'a parfois cité. C'est un premier jet, que je recopie tel quel. Les intertitres, commentaires et résumés entre crochets, sont d'aujourd'hui.

⁷ Elle encourageait les femmes à suivre des cours pour apprendre à parler en public.

Et il nous parla des étudiants de Nanterre et des difficultés de la vie étudiante.

C'était pour moi un langage nouveau, qui m'étonna. Jusque-là, j'avais toujours pensé que faire des études était un privilège. C'est en raison de ce privilège que nous acceptions de bon cœur les queues invraisemblables qu'il nous fallait subir, chaque année, aux inscriptions. Il est vrai que cette année, la pagaille, dans les universités, semblait atteindre son apogée ; une pagaille que je ne voyais pas de trop près, puisque j'étais dans un Centre de recherches...

Mai 68

Le mouvement de mai éclata : ainsi, cet étudiant avait eu raison, il avait témoigné au nom d'un profond malaise chez les étudiants, qui ne se sentaient plus privilégiés du tout, et voulaient revendiquer.

Nous étions en général, à FMA, professeurs dans le secondaire ou chercheurs. Nous n'étions donc pas liés directement à ce mouvement. Je me souviens ainsi d'une réunion qui avait eu lieu au quartier latin, mais dans un endroit tranquille. Pas loin de là, nous savions qu'on se battait. Fallait-il y participer, rejoindre les étudiants ? Déjà à l'époque, nous avions acquis ce réflexe : n'intervenir que si cela concernait aussi les femmes, en tant que femmes.

Finalement, quand la Sorbonne fut occupée, puis l'Odéon, puis toutes les facs, nous nous joignîmes, bien entendu. Mais nous avions appris la leçon des révolutions précédentes, où les femmes étaient utilisées, acceptées avec joie, puis renvoyées à leur foyer. Donc, il s'agissait pour nous de participer sur notre terrain et de secouer les étudiants sur ce problème afin qu'il se mette à exister pour eux.

Betty nous quitta : ce qui se passait au CNRS lui sembla plus intéressant...

Par contre, au [siège principal du] CNRS, [occupé], je rencontrai Christine Delphy et elle, tout au contraire, en apprenant notre lutte spécifique et l'existence de FMA, se joignit à nous aussitôt.

Dans la cour de la Sorbonne

Nous distribuâmes notre manifeste, dans sa dernière version, qui commençait à nous satisfaire à peu près, dans la cour de la Sorbonne.

Un couple vint à nous, prit nos tracts avec intérêt, ce qui se remarquait. L'homme les lit rapidement : "C'est bien, dit-il, mais ce n'est pas assez. Il faut être reichien".

Nous remarquâmes qu'il avait parlé, et qu'elle s'était tue. Néanmoins, je retins le conseil : il fallait lire un certain Reich. Qui vint d'ailleurs sur le

marché, et que je découvrai en même temps que le Quartier Latin. Oui, il y avait bien des choses intéressantes dans Reich, enfin une tentative théorique pour parler des femmes, de la sexualité, de la famille, en termes marxistes : il faisait ce lien qui nous était nécessaire...

Nous nous étions manifestées, Anne et moi, dans les couloirs de la Sorbonne, en collant des papillons, des slogans. Nous avions un jour vu qu'il existait un autre groupe féministe, mais nous n'arrivâmes pas à le joindre. Aujourd'hui encore, je ne sais pas qui a mis cette annonce, fugitive, quel autre groupe existait que le nôtre, à ce moment-là...

Evelyne Sullerot vint dans la cour de la Sorbonne vendre ses livres. Anne et moi, nous l'aidâmes. Mais nous voulions organiser nos propres débats.

La femme et la révolution

Nous allâmes proposer une réunion sur « La femme et la révolution » aux étudiants qui s'occupaient des débats et des salles. Cela fut très facile : on nous donna un amphithéâtre. Mais on nous expliqua que nous devrions aller sur les marchés persuader les femmes ouvrières de ne pas décourager leurs maris qui faisaient grève, cette fameuse grève générale qui devait absolument continuer jusqu'à la révolution finale.

Ces arguments ne nous touchaient plus ; nous voyions qu'il y avait bien des choses à faire sur place : nous avions l'œil féministe.

L'amphi fut plein. Nous étions, Anne et moi, en bas, derrière la table, et nous donnions la parole aux gens. Nous n'avions pas de théorie à proposer, mais nous savions tout de même déjà répondre un peu⁸.

Il y eut quelques étudiants africains pour défendre la femme au foyer, les rôles différents, mais la plupart étaient tout de même pour l'égalité. Les débats furent animés. Les hommes furent, une fois de plus, ceux qui osèrent parler. On le faisait remarquer.

Des « marxistes » nous reprochèrent de n'avoir pas eu de débat « économique » : toujours cette fameuse économie qui était indispensable pour ne pas rester dans l'idéologie, mais asseoir une revendication sur des bases supposées solides. Et toujours, cela marchait : on mettait ainsi, avec tant de bonne fraternité révolutionnaire, le doigt sur nos faiblesses, nos insuffisances.

⁸ J'ai appris récemment que Monique Dental, qui fondera en 1984 le collectif Ruptures, et a organisé trois tables rondes sur *Le mai des féministes* en 2008, y était ; mais à l'époque, elle était aussi occupée à d'autres combats.

Des pans entiers de ma vie étaient en train de s'écrouler. « Tu te rends compte », me disait Anne, « mais nous vivons au 21^e siècle ! »

A Censier

[Après l'amphi « La femme et la révolution »]

Nous lançâmes des réunions à Censier : il vint une cinquantaine de personnes. Jamais nous n'avions été si nombreux. C'était toujours mixte, mais avec une majorité de femmes. Nous étions excitées, mais nous connûmes aussi notre impuissance : comment « organiser » toutes ces recrues...

Comme c'est souvent le cas, si le nombre d'adhérents avait ainsi augmenté, la qualité des discussions, elle, avait diminué. Nous avions progressé, entre nous, et là, nous retombions dans d'affligeantes banalités, toujours cette volonté de minimiser, de désamorcer le conflit.

Un homme annonça fièrement qu'il élevait seul ses quatre ou six enfants, je ne sais plus, qu'ils étaient tous très bien élevés, propres à souhait, comme avec une mère. Un salut à notre camarade fils-père ou père-seul, précurseur des nouveaux pères dont la vague et la vogue allaient venir bien plus tard, treize après, en 1981.

C'était fort sympathique, mais cela n'apportait aucune dynamique à notre groupe. Au contraire, si un homme réussissait ainsi à combiner travail et élevage d'enfants, de quoi les femmes surchargées par leur double travail avaient donc à se plaindre ?

Après ces quelques réunions glorieuses par le nombre, FMA commença à nouveau à s'étioiler...

Naissance du MLF⁹

... jusqu'à la rencontre, au printemps 70, avec les femmes gauchistes de mai qui avaient, à leur tour, pris conscience. Le premier signe fut la page de couverture d'un numéro de *l'Idiot International*, en mai, qui affichait : « Combat pour la libération de la femme ». Nous savions désormais que nous n'étions plus seules. Restait à trouver ces femmes.

La rencontre se fit chez un membre d'un groupe éphémère, qui s'intitulait *Les oreilles vertes*, et dont on n'entendit plus parler ensuite.

⁹ Voir aussi Christine Delphy : « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », *N.Q.F.*, 16-17-18, 1991, p. 137-148. Là encore, nous différons sur quelques détails.

Nous étions 22 femmes, toutes d'accord, il n'était plus question de s'évertuer à expliquer qu'il y avait problème. Nous sentîmes tout de suite l'importance de se retrouver uniquement entre femmes pour cette phase de notre combat. C'est là que nous rencontrâmes Antoinette Fouque et Jo Chanel. Il y eut le premier désaccord, courtois, entre Christine qui défendait le féminisme et Antoinette qui refusait le terme et se voulait marxiste. Mais elle nous indiqua les réunions quotidiennes qui se tenaient chez une américaine, Marsha.

Chez Marsha

Elle habitait un deux pièces d'intellectuelle bohême. On s'y entassait... C'était beaucoup plus chaleureux, et l'on prit l'habitude de passer ces réunions assises par terre.

On s'entassait, et on parlait. Il n'y avait pas d'ordre du jour. Cela allait au hasard. Et ça marchait. On s'écoutait, on apprenait ce qui s'était passé chez les américaines, qui nous avaient précédées.

Nous découvrîmes leur rythme de réunion : des réunions tous les soirs.

La première fois, je crois, que je vins, on parla d'avortement. On se donnait des adresses. Or, l'avortement était un sujet dangereux, et il fallait une belle confiance pour ainsi, dans une assemblée aussi grande, en parler ainsi : c'était Monique Wittig, je m'en souviens. J'étais ravie : l'avortement, voilà un sujet sanglant, puisqu'il fallait du sang pour commencer à bouleverser l'opinion ; tout semblait toujours, pour les femmes, sans commune mesure avec les drames dont s'emparaient les marxismes. Et pourtant, l'avortement était bien le drame des femmes, un drame qui les touchait dans leurs corps, un scandale qui pouvait mener à la mort. Pour un sujet percutant, c'en était un. J'étais aux anges de rencontrer des femmes qui osaient l'aborder...

Cette fois, c'était parti, et bien... Nous allions faire de grandes choses...

Nous venions de changer de nom. FMA se lisait désormais : Féminisme, Marxisme, Action. Dans une réunion chez Marsha, on¹⁰ nous demanda de nous présenter : Anne lit notre dernier manifeste, puis Christine le compléta avec un texte qu'elle venait d'écrire et qui présentait l'ébauche de son analyse marxiste du féminisme. Aux yeux de la majorité des gauchistes présentes, qui étaient « spontex », nous

¹⁰ Je pense qu'il s'agissait de Monique Wittig.

passions pour des « rationalistes », ce qui n'était pas très bien vu. Il y eût un silence, puis certaines – dont Monique Wittig – dirent : je suis d'accord.

Ici s'est jouée, au MLF, la scission entre celles qui se disaient féministes d'abord, et celles qui refusaient le féminisme, considéré comme un mouvement bourgeois¹¹. Mais il convient d'ajouter que la grande majorité des groupes de femmes qui se sont formés alors n'a eu cure de ces différences de position théorique.

Partisans : Libération des femmes, année zéro

Après 68, j'avais proposé à Anne d'écrire ensemble un livre sur le sexe dans les deux sens du mot : celui qu'on appelle aujourd'hui genre, et la sexualité. J'avais travaillé sur ces questions, j'étais « scientifique », mais j'avais du mal à écrire. Anne était la « littéraire », je pensais que la combinaison serait fructueuse.

Au printemps 70, le livre était achevé, mais nous n'arrivions pas à le publier. Émile Copferman, chez Maspero, fut celui qui s'y intéressa : il nous proposa soit de refaire le livre afin qu'il soit bon, soit d'en prendre des extraits pour participer au numéro de *Partisans* qu'il préparait sur le *women's lib* américain. De fait, il était bien content d'apprendre par nous qu'il se passait aussi des choses en France.

Nous proposâmes aux femmes que nous venions de rencontrer d'y participer. Il fallut un peu forcer la main à Émile Copferman, mais il finit par céder et nous laissa l'entière direction de la partie française. On chercha un titre. On le trouva facilement : *Libération des femmes année zéro*. Toutes celles qui eurent leur texte prêt furent publiées. Le groupe qui était autour d'Antoinette Fouque décida que les temps n'étaient pas mûrs pour la publication, et qu'elles ne participeraient pas¹².

¹¹ J'ignorais à l'époque, et en 1984, que Monique Wittig s'était depuis le début opposée à Antoinette Fouque sur la question du féminisme. Je viens seulement de l'apprendre, en lisant son entretien avec Josy Thibaud, qui vient de paraître dans le numéro 46 de *Prochoix* (p. 63-76).

¹² Il s'agit du double numéro 54-55 de *Partisans*, Paris, Maspero, juillet-octobre, 1970. Ce numéro a été partiellement repris dans *Libération des femmes*, Paris, Maspero, 1972, 1974.

En août, il y eût l'action spectaculaire à l'Arc de Triomphe. Là encore, la tendance regroupée autour d'Antoinette était contre. J'étais alors en famille, en Norvège. Anne m'écrivit, et m'envoya les photos de France-Soir : elles avaient eu droit à la première page.

Cet automne-là, des femmes affluèrent de partout, pour se joindre à nous, formant le Mouvement. Ce furent alors deux grandes années de sororité et d'anarchie réussies. Je cite une dernière fois mon texte de 1984 :

Enfin, je rencontrais les femmes auxquelles j'avais rêvé : non ces timides femmes au foyer repliées sur leur famille, leur beauté, leurs enfants, non ces individualistes qui, parce qu'elles s'étaient fait une place dans la société, parce qu'elles s'en tiraient, pensaient-elles, proclamaient qu'il n'y a pas de problème, non ces exclues, vieilles filles renfermées, femmes tellement abîmées qu'elles ne pouvaient que vivoter, qu'elles n'osaient rien. Mais cela, précisément : des femmes vivantes qui voulaient vivre selon leurs désirs, qui prétendaient faire ce qu'elles avaient envie de faire, des femmes qui n'avaient pas de tabous sexuels, des femmes solidaires, chaleureuses entre elles, et qui découvraient ensemble de nouvelles possibilités de vie.

Je les rencontrais, je les trouvais toutes plus belles les unes que les autres, intelligentes, audacieuses, chaleureuses, sensibles : un émerveillement de chaque instant et qui dura plusieurs années.

Les extraits de notre livre apparaissent sous le titre :

- « D'un groupe à l'autre. La révolution sexuelle aux EU, en Suède et en Scandinavie, l'URSS, le Mouvement de Mai, les féministes », p. 173-205 dans la revue ; p.140-188, dans le livre. Ils sont signés Anne et Jacqueline, selon la coutume de refus des patronymes qui s'installe alors au MLF.

Je signe aussi, sous le pseudonyme d'Aline :

- « La culture, le génie et les femmes », p. 133-143 dans la revue, p. 72-87 dans le livre.